

MÉMOIRE ET VÉRITÉ

Présence française en Indochine



Photo T. Coisque

Comme le pont Paul Doumer, témoin de la présence française en Indochine, où se presse la foule vietnamienne aujourd'hui, ce numéro de Mémoire et vérité refuse l'oubli d'une épopée d'un siècle et affirme que « les mots sont plus forts que le silence ».



ASAF

ASSOCIATION DE SOUTIEN À L'ARMÉE FRANÇAISE

S O M M A I R E

PRÉSENCE FRANÇAISE EN INDOCHINE / HORS-SERIE 2015

Indochine : une passionnante épopée française <i>Henri Pinard Legry</i>	3	La femme du sergent Don <i>André Hautefeuille</i>	75
Sans rancune et sans regret <i>Gilbert Robinet</i>	5	Psychanalyse de l'armée de l'Union française <i>Lucien Bodard</i>	77
L'Indochine et la France (1858-1956) <i>Guy Simon</i>	6	Des chars dans la cuvette <i>Henri Préaud</i>	86
Un siècle de présence française <i>Guy Simon</i>	12	Des chinois sur la route provinciale 41 <i>Pierre Caubel</i>	91
Francis Garnier : un érudit ouvert et généreux, mais d'abord un audacieux patriote <i>François Torrès</i>	18	Merci Toubib ! <i>Gilbert Robinet</i>	98
La pacification du haut Tonkin de 1892 à 1897 à travers deux grands destins : Gallieni et Lyautey <i>Michel Martin et Pierre de Veyrac</i>	25	Signer ou mourir <i>Yves de Sesmaisons</i>	104
Voyage au Laos en 1897 <i>Paul Doumer</i>	30	L'art de la négociation <i>Louis Maître</i>	116
Les officiers bâtisseurs <i>France Indochine</i>	35	France - Indochine : une histoire d'amour <i>Philippe de Maleissye</i>	124
L'Indochine dans la Grande Guerre <i>Maurice Rives</i>	39	Que reste-t-il de nos amours ?... <i>Paul Rignac</i>	128
La nuit rouge de Yêh Bay (9-10 février 1930) <i>Maurice Rives</i>	44	APPENDICES	
Le 9 mars 1945, jour de naissance de la guerre d'Indochine <i>Philippe Grandjean</i>	53	La plaine des Jarres	137
Les supplétifs dans la guerre d'Indochine <i>Michel David</i>	61	Principales dates relatives à la présence française en Indochine	138
Les formations Indochinoises de Cao Bang dans la tourmente de la route coloniale numéro 4 <i>André Hautefeuille</i>	69	Quelques chiffres concernant le corps expéditionnaire français en Extrême-Orient	139
		Glossaire	141
		Liste des auteurs	142
		Bibliographie	144



Sans rancune et sans regret

Comment expliquer que des hommes ayant connu l'abomination des camps de prisonniers du vietminh, où le taux de mortalité égalait celui des camps de concentration de l'Allemagne nazie, soient demeurés, toute leur vie durant, amoureux du pays lieu de leurs souffrances et du peuple auquel appartenaient leurs géôliers ?

S'ils vous racontent leur histoire, toujours passionnelle et charnelle, vous y trouverez la splendeur des « calcaires » du Haut-Tonkin, la route coloniale numéro 4 (RC4), ce chemin de pierre accroché à flanc de montagne au milieu de la jungle, la nécessité pour l'armée française de reconquérir quotidiennement les abords de la frontière sino-tonkinoise, l'effroyable incompréhension de la Métropole et son incapacité à faire face à un imbroglio qu'elle ne maîtrise pas.

Leur histoire est une histoire de couleurs et de parfums, de soleil et d'épices, de musiques et de danses, de sang et de mort. C'est l'histoire de l'armée française en Indochine ; celle d'un amour contrarié, en quelque sorte, celle d'un divorce prémédité.

Ce modeste ouvrage parle et s'adresse naturellement à ces hommes-là, mais aussi aux jeunes Français d'aujourd'hui, qui n'ont souvent jamais rien lu sur le sujet, en leur relatant, en 148 pages, les périodes phares de l'histoire de l'armée

française en Indochine qui est aussi celle de la rencontre de deux pays, de deux cultures, une histoire d'amour, d'incompréhensions et de ruptures.

Pour les Français d'aujourd'hui, l'idée de concilier la colonisation et cet amour est incompréhensible. Ils ne connaissent généralement de la guerre d'Indochine que Diên Biên Phu et la défaite de 1954. Ils ignorent pourquoi, à partir de 1945, Paris entretint l'illusion d'une Indochine désireuse de la présence française, comment la peur d'une marée communiste dans ce pays aveugla les politiciens et pourquoi la population française de l'époque, qui émergeait de la Seconde Guerre mondiale, était plus intéressée par le fait d'obtenir du pain sans faire la queue et sans tickets de rationnement que par cette contrée située à 12 000 kilomètres de chez elle.

C'est ce que ce numéro hors-série veut tenter, modestement, de leur expliquer. Il ne prétend pas être un livre d'histoire, mais offrir à ses lecteurs un certain nombre d'éclairages qui, ajoutés à leur honnêteté intellectuelle, les amèneront à faire preuve d'objectivité pour traiter du sujet sensible qui se cache derrière le mot « colonisation ».

Laissez-vous envelopper et envoûter par ce qui ressemble à une épopée romantique et tragique à la fois, mais qui est aussi source d'espoir et de réconciliation.

Gilbert ROBINET



FRANCIS GARNIER : UN ÉRUDIT OUVERT ET GÉNÉREUX, MAIS D'ABORD UN AUDACIEUX PATRIOTE

Qui se souvient, aujourd'hui, de ce marin français, hors normes, courageux, patriote inflexible, explorateur infatigable du Mékong et de la vallée chinoise du Fleuve Bleu, dont la statue exubérante, qui est aussi le tombeau abritant ses cendres, trône en haut du boulevard Saint-Michel entre la station de métro Port Royal et la rue d'Assas¹ ? Pourtant, la vie éphémère de cet officier français, savant, découvreur de vastes territoires, tué au combat au Tonkin, à 34 ans, est à elle seule un concentré de la soif de connaissance, de l'énergie et de l'élan d'expansion hors des frontières qui, au milieu du XIX^e siècle, avaient saisi une partie des Français.



Le capitaine Borbal-Combret en 1887

« Un moment de calme heureux succéda aux tumultes de pensées qui m'avaient bouleversé l'esprit pendant un temps beaucoup plus court que celui que je mets à le décrire ; j'avais peut-être vécu un an en trois minutes. Recommandant alors à mon sauvé de ne pas quitter d'une seconde la bouée où il se tenait, je nageai vers l'autre bouée et je m'y reposai. [...] La

lune s'était cachée complètement ; le canot nous trouverait-il sur cette immense mer où deux têtes d'homme sont deux points assez semblables à deux têtes d'épingle ? »

Ces lignes, extraites de la correspondance de Francis Garnier, font partie du récit qu'il écrit lui-même de l'acte d'une extraordinaire bravoure par lequel il avait commencé sa vie d'officier de Marine. Le 30 mai 1860, à bord du Duperré où il effectuait avec ses camarades

de promotion son voyage d'application, il n'a pas hésité à se jeter à la mer en pleine

1/ Les cendres de Francis Garnier et de Doudart de Lagrée ont été rapatriées en France à bord de la *Jeanne d'Arc*. Celles de Francis Garnier ont été officiellement remises à la ville de Paris le 23 avril 1987 pour être enchâssées dans le socle du monument du boulevard Saint-Michel.



LA PACIFICATION DU HAUT TONKIN DE 1892 À 1897 À TRAVERS DEUX GRANDS DESTINS : GALLIENI ET LYAUTEY

Affecté au Tonkin, en 1892, le colonel Gallieni prend le commandement, nouvellement créé, du 1^{er} territoire militaire à Lang Son. Dans cette zone frontière de la Chine, il s'agit de pacifier le Haut Tonkin en mettant fin à la piraterie des « Pavillons Noirs ».

Nul commandement ne pouvait mieux convenir au tempérament de Gallieni qui avait besoin d'être éloigné de l'administration militaire et de disposer de libertés pour s'adonner à une tâche qu'il était avide de mesurer et de mener selon ses aspirations.

« Le monsieur solennel qui est dans son bureau, qui ne voit pas les difficultés du moment et, surtout, les moyens de les surmonter, ne peut plus diriger utilement les actions de ceux qui sont sur place, qui peuvent seuls apprécier ce qui est possible et ce qui ne l'est pas », écrit-il alors.

L'autorité dont il va disposer au Tonkin va lui permettre de fixer des méthodes de colonisation et d'en éprouver, à l'expérience, des résultats rapidement et solidement acquis.

L'action militaire dans le 1^{er} territoire militaire se réduit à trois expéditions contre



Légionnaires au Tonkin au XIX^e siècle

les centres de piraterie de Lung-Lat, de Ba-Ky et enfin du vieil adversaire de la France, le Dê Tham¹. Elles suffirent à mettre fin au brigandage dans le Haut Tonkin et à imposer au gouvernement chinois, trop souvent complice, le respect de notre sou-

veraineté sur cette frontière. Mais, à côté de l'entreprise guerrière, réduite aux seules nécessités, quelle œuvre grandiose !

En effet, Gallieni ne conçoit pas que la conquête du pays puisse être séparée de sa mise en valeur. Après avoir brisé l'hostilité de ses habitants, il entreprend aussitôt sa reconstruction. La meilleure définition

1/ Hoàng Hoa Thám, de son vrai nom Giai Thiêm, né en 1858 et mort en 1913, plus connu sous le surnom du Dê Thám (traduisible par le « maréchal Thám »), également surnommé « le tigre du Yên Thê », est un nationaliste vietnamien qui fut l'un des chefs de l'insurrection contre la colonisation française, dans les premières années de l'Indochine française.



LES OFFICIERS BÂTISSEURS

En 1888, une ville sort de la vase : Haïphong

L'action colonisatrice de la France en Indochine comme en Afrique, s'est traduite, en particulier, par la construction de nombreuses villes. Dans la plupart des cas, les « bâtisseurs » étaient des militaires : officiers de Marine ou officiers du Génie. C'est le cas de Haïphong, au Tonkin.



Haïphong vers 1900

Lorsque Jean Dupuis¹ arrive au Tonkin, Haïphong n'existe que par deux paillottes, sortes de cases en torchis couvertes de feuilles de latanier, édifiées sur une presqu'île formée par deux défluent du Cua Cam². En janvier 1874, Philastre³ et le commandant Testard du Cosquer⁴ choisissent ce site comme point d'occupation. En vertu du traité du 15 mars 1874, l'empire d'Annam accorde à la France, sur cet emplacement, une concession dans laquelle s'installent en 1875 le

1/ Jean Dupuis (1829-1912), explorateur du Fleuve Rouge au Tonkin entre 1871 et 1873.

2/ Bras formés par la division du Cua Cam, branche septentrionale du delta du Fleuve Rouge.

3/ Paul-Louis-Félix Philastre (1837-1902), officier de Marine, diplomate et spécialiste de l'Extrême-Orient. Il effectua de nombreuses missions en Cochinchine et au Tonkin.

4/ Eugène Testard du Cosquer (1826-1876), officier de Marine, capitaine de frégate commandant le croiseur Decrès en 1867.



LA NUIT ROUGE DE YÊN BAY (9-10 FÉVRIER 1930)

Au début de 1930, la France manifeste un regain d'intérêt pour son Empire. Elle se prépare à célébrer avec faste le centenaire de la conquête de l'Algérie puis, l'année suivante, à organiser une exposition coloniale qu'elle veut grandiose. C'est alors que le 11 février parvient « *comme un coup de tonnerre dans le firmament de rêves bleus* », comme l'écrit un colonel de l'état-major de Hanoï, la nouvelle de la mutinerie de la garnison de Yên Bay. Stupéfait, cet officier ajoute : « *Les tirailleurs tonkinois ont osé se révolter avec la population civile.* »



Situation de Yên Bay

Une paisible garnison

Yên Bay, chef-lieu de province édifié sur les bords du Fleuve Rouge, a été occupé par les Français en février 1886. Située sur la ligne de chemin de fer du Yunnan, c'est une ville qui ressemble plutôt à un

gros village, économiquement pauvre, peuplée de Tonkinois et de minorités ethniques et reliée par une route de 147 kilomètres à la capitale du Tonkin. Siègel d'une administration provinciale, la ville abrite environ 10 000 habitants se répar-



DES CHARS DANS LA CUVETTE

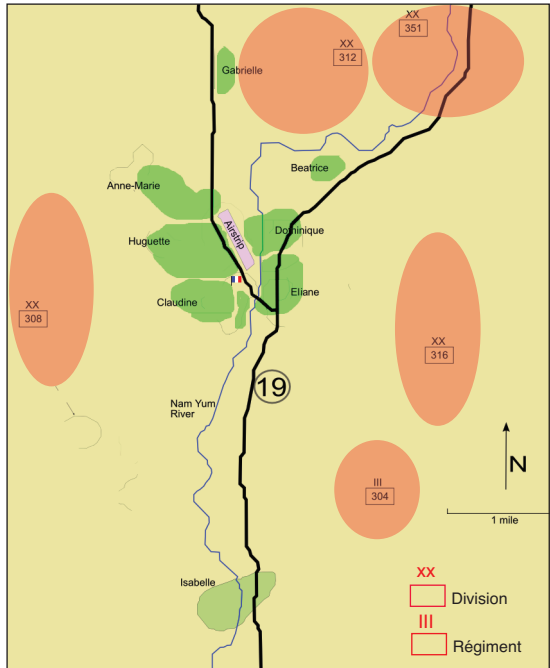
Opposant 15 000 combattants côté français assiégés par 50 000 Viêt-Minh puissamment équipés, armés et soutenus par la Chine, la bataille de Diên Biên Phu est le combat le plus intense mené par l'armée française depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

À 300 kilomètres de notre territoire contrôlé (le delta du Tonkin), s'y déroulent, pendant 57 jours et 57 nuits, des combats acharnés sous le feu permanent, précis et redoutable d'une artillerie ennemie invisible et donc invulnérable (aucun des 24 canons de 105 mm viets ne sera détruit par la conjonction des B-26, de la chasse ou de la contre batterie de nos canons de 105 et 155mm ...)

L'Arme blindée cavalerie a l'honneur de participer à cette bataille avec un petit escadron de marche aux ordres du capitaine Hervouët. Cet escadron comprend un peloton du régiment d'infanterie coloniale du Maroc (RICM) commandé par l'adjudant-chef Carette et deux pelotons venant du 3^e escadron du 1^{er} chasseurs (1^{er} RCC), commandés par le lieutenant Henry Préaud et le maréchal des logis-chef Guntz. De décembre 1953 à la mi-janvier 1954, dix chars M24 neufs furent transportés démontés par voie aérienne et remontés sur place.

Le capitaine Hervouët et les deux pело-

tons Carette et Guntz s'installent à la position centrale, tandis que le peloton Préaud, seul à être commandé par un officier (jeune lieutenant de 3 mois de grade !) est détaché au centre de résistance « Isabelle » situé à 5 kilomètres au sud, aux ordres directs du lieutenant-colonel Lalande. L'une des raisons de ce choix est l'importance capitale que revêt la position de ce point d'appui (PA) « Isa-



Position des unités vietminh à Diên Biên Phu



MERCI TOUBIB !¹

Lorsque Diên Biên Phu tombe, le 7 mai 1954, la garnison française compte 5 000 blessés (près d'un homme sur deux !), dont 3 500 grièvement atteints. Les antennes chirurgicales et les infirmeries de bataillon, envahies par la boue, abritent des centaines d'amputés, de blessés du ventre, de la tête ou du thorax, de victimes de fractures multiples. Certains croupissent depuis près de deux mois dans d'étroits boyaux à l'odeur pestilentielle. Faute de place, il a fallu renvoyer des unijambistes et des manchots ! Ces hommes ont été soignés avec une abnégation sans limite par une poignée de jeunes médecins².

Les polyblessés ou les polytraumatisés représentent 60 % des blessés de Diên Biên Phu. Leurs lésions sont principalement engendrées par les munitions d'artillerie (canons et mortiers), par les mines et les grenades. Les blessés par balles représentent 20 % des pertes, et ceux par projectiles d'artillerie, 65 %. Ces statistiques rappellent celles notées au cours de la campagne de France en 1944-45. De nombreux combattants sont soignés, voire opérés, deux ou plusieurs fois. Enfin, parfois, des blessés légers décèdent au cours de leur prise en charge, du fait de leur épuisement extrême causé par le manque de sommeil, les carences alimentaires et l'intensité des combats.

L'activité du chirurgien d'antenne se divise en trois phases : trier, réanimer, évacuer. L'acte opératoire doit rester exceptionnel et est réservé aux urgences absolues. Le triage détermine l'état des patients, les gestes de réanimation à entreprendre, et les patients nécessitant un geste salvateur. À Diên Biên Phu, le type très particulier de combat a entraîné de

profondes modifications dans le fonctionnement des antennes chirurgicales, les blessés arrivant par vagues entières et engorgeant les abris de l'antenne centrale, puis ceux des antennes chirurgicales parachutistes (ACP). L'afflux massif de polyblessés, de choqués, la volonté de traiter le plus grand nombre et l'absence de moyens d'évacuation ont amené chirurgiens et médecins à prendre des décisions douloureuses.

Pendant leur première nuit sur Eliane 1, les deux compagnies du 2/1^{er} RCP³ comptent neuf tués et quatre disparus. Le 11 avril, au lever du jour, les blessés sont brancardés et, arrivé à l'antenne du docteur Grauwinn⁴, Boullier reçoit « *la plus*

1/ Titre emprunté au livre des docteurs Thuriès, Hantz et Aulong paru aux éditions Italiques en 2004.

2/ *Ibid.* : quatrième de couverture.

3/ 2^e bataillon du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes.

4/ Paul Grauwinn, médecin commandant, chef de l'antenne chirurgicale mobile numéro 29.



SIGNER OU MOURIR

Les camps de prisonniers du Viêt-Minh

Le lieutenant Yves de Sesmaisons, après trois blessures, est capturé par le Viet-Minh lors de la bataille de Vinh Yen, le 17 janvier 1951. Il est soigné dans un hôpital, puis est conduit de camp en camp où il partage le quotidien effroyable des soldats et des sous-officiers prisonniers. Dans un livre intitulé *Prisons de bambous*¹, il a décrit sans complaisance le traitement odieux et inhumain infligé à ces captifs. Ce livre est un véritable document qui relate ce qu'a été le paroxysme de la perversité à travers un système destiné à déshumaniser ceux qu'il broyait. Le texte ci-après est un condensé du livre repris par son auteur sous la forme d'une étude synthétique de ce système.

Implantation et nature

Les camps sont implantés dans les zones difficiles d'accès, la plupart du temps insalubres, là où les possibilités d'incursion des forces françaises étaient faibles en raison de l'éloignement. On en a décompté cent trente environ. Les plus importants se trouvent au Tonkin, non loin de la frontière chinoise, dans le bassin de la Rivière Claire (Song Lô). Certains reçoivent le nom d'« hôpital », d'autres sont des installations volantes. Ces camps regroupent des prisonniers de guerre de toutes races et nationalités ayant appartenu aux armées françaises, des otages civils enlevés au cours du conflit (hommes,



En quatre mois, les centurions ont maigri

femmes et enfants) et parfois aussi des déserteurs.

Certains prisonniers sont incarcérés provisoirement dans des prisons civiles ré-

1/ Yves de Sesmaisons, *Prisons de bambous*, Editions Economica, 2011.

« QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ?... »

Les lignes qui suivent n'ont pas la prétention d'être exhaustives ou d'embrasser la totalité du sujet de l'actuelle présence française dans les pays de l'ex-Indochine. Elles se veulent seulement un témoignage de ce que l'auteur a lui-même perçu, ressenti, éprouvé, en vingt années d'expérience de terrain. Ni plus, ni moins.

On pourra toujours retourner le problème dans tous les sens, le « mal jaune » colle à la peau. Mal étrange où l'on se complait, que l'on rejette parfois, exaspéré, où l'on retombe toujours avec volupté, surtout quand on pense s'en être débarrassé. N'allez pas croire que ce fléau ne touche que les anciens colons, les anciens militaires, les anciens missionnaires. Non. Il ratisse large, très large. Pour avoir seulement lu dans le texte Erwan Bergot, Jean Lartéguy ou Lucien Bodard, les

plus jeunes peuvent en être frappés, des gens qui n'étaient pas nés à la chute de Saïgon, en 1975. C'est parmi eux que l'on trouve des passionnés, des experts même, qui connaissent aujourd'hui la RC4 caillou par caillou, mieux encore que ceux qui s'y sont battus autrefois jusqu'aux jours tragiques d'octobre 1950.

Dans l'étrange cohorte sans cesse renouvelée des victimes du mal jaune, on trouve exactement de tout :

- Les très anciens d'avant 1940, nonagénaires toujours sur la brèche pour témoigner de l'épopée qu'ils ont vécue.



Hanoï, la Citadelle. Sous un porche, graffitis de soldats français de la conquête coloniale.

- Les anciens combattants de la guerre d'Indochine, toujours volontaires pour remettre l'Histoire à l'endroit après l'avoir écrite avec leur propre sang.

- Des gens de tous horizons qui vécurent au Sud-Vietnam libre, au Cambodge et au Laos avant que ne tombe le rideau de bambou en 1975.

- Et puis, aujourd'hui, depuis la résurrection du Cambodge, depuis la timide « Doï Moï » (ouverture) des années 90, au Vietnam comme au Laos, des coopérants, des « expats » de toutes sortes, des volontaires humanitaires, de simples touristes aussi, beaucoup de monde en somme...

*« Il y avait tant de beauté étalée, un tel torrent
d'émotions inconnues ...que nous n'avons pas hésité
à jeter notre peau dans la balance pour que
le Vietnam échappe aux camps de rééducation... »*

